

1940-1941

Wilhelm GANS

*Sa maladie l'a sauvé*

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 13 (mars 1984), p.5 et 6.

Texte extrait de l'ouvrage de l'auteur, publié sous le nom de **Gret Arnoldsén, Silence, on tue**. *La Pensée universelle*, Paris, 1981, 280 p.

*L'auteur a été interné au camp de Gurs du 1er octobre 1940 au 27 février 1941.*

En poursuivant mon périple, il se confirmait que l'élément dominant ici restait la boue. On la rencontrait partout, à l'état liquide, pâteux ou semi-solide, ajourée d'innombrables trous d'eau créés par les pas des internés. Aux endroits les plus impraticables, elle était cachée sous quelques rares planches, en équilibre précaire à la surface de la mare. Dans cette bouillie, je pataugeais avec mes souliers aux semelles amincies par le sable de Saint-Cyprien. Ils ne tardèrent pas à ressembler à deux mottes de glaise compactes, après quelques pas. Avec difficulté j'empêchais la gadoue de déborder dans ces chaussures légères, paire unique portée journallement, depuis six mois.

Première journée au nouveau régime. La ration journalière de pain était censée être de 275 grammes. Ce pain ressemblait à un saucisson gris, lourd et si mal cuit que la ration ne donnait que trois ou quatre tranches. Ceci représentait cependant pratiquement toute notre nourriture, car il s'y ajoutait seulement comme petit déjeuner un breuvage aqueux tiède, légèrement sucré à la saccharine, puis, à midi et à cinq heures du soir, deux soupes de légumes, autrement dit de l'eau claire, salée, dans laquelle nageaient selon le cas (et sans exagérer !) une demi-douzaine de poix chiches ou autant de rondelles de carottes, de céleris, rutabagas ou topinambours. Rutabagas et topinambours, inconnus jusqu'ici de la plupart de nous, seront désormais nos fidèles compagnons, pendant des années. On avait beau faire et refaire des calculs.

trait au mieux possible

Toute notre nourriture représentait au mieux environ *500 calories*, alors que le minimum vital établi par les diététiciens et médecins pour un adulte, non travailleur, aurait dû atteindre environ quatre fois cette valeur. Ou les diététiciens s'étaient fortement trompés — ou des beaux jours étaient en perspective ici. Un fait était certain : nous devions en vivre...

Nos compagnons de malheur semblaient plutôt gentils, dès qu'on faisait vraiment leur connaissance et percevait leur aspect peu engageant. Bientôt, je faisais partie de cette masse où l'on trouvait tout, du professeur d'université au colporteur. La misère commune, en émoussant les différences, avait plutôt adouci les mœurs et conduit à un effort général d'entraide, aux possibilités infiniment réduites. Ainsi, au lendemain de mon arrivée, on procéda à une collecte de médicaments pour l'infirmierie, à laquelle ma contribution ne consista qu'en quelques cachets d'aspirine encore en ma possession.

Au cours de la journée, j'eus la consolation d'apprendre par une petite feuille que mon père était installé à l'îlot voisin, au-delà du chemin flanqué de barbelés et qu'il serait relativement facile de se rendre mutuellement visite. Sans valoir la vie commune d'auparavant, la séparation complète nous était ainsi épargnée.

Commença, alors, une file interminable de semaines, aux prises avec l'engrenage de cette machine administrative monstrueuse qui, lentement, nous broyait. Impossible de donner plus que quelques aspects fragmentaires de cette entreprise que personne ne saurait imaginer à moins d'y avoir passé. Qu'on essaie de se représenter, ce que cela signifie de dormir en contact avec ses voisins sur le plancher poussiéreux, de ne pouvoir s'asseoir sur un banc ou un escabeau pendant des semaines ; de manger debout. Qu'on s'imagine surtout l'attente, virant à l'obsession, d'un repas au suivant, qui vous laissait aussi affamé que le précédent. Qu'on essaie d'imaginer l'assaut permanent de la saleté, de la vermine. Qu'on essaie d'imaginer l'obscurité des baraques, à longueur de journée, car la température permettait tout au plus d'entrebâiller les volets pleins.

Qu'on imagine la bousculade, la promiscuité, l'absence du moindre moment d'intimité, le manque d'hygiène.

En outre, l'hiver approchait à grands pas. Les bois des collines environnantes avaient perdu leurs couleurs et s'étaient dénudés pour laisser notre village de détresse entouré d'une ceinture sombre qui en accentuait encore la désolation.

Hors des baraques : la pluie, les orages fréquents et la boue. Dans nos abris : l'entassement, la puanteur, la vermine. C'était à cela que se limitait notre choix. Avec le temps, on arrivait à s'arranger d'une manière ou de l'autre, mes compagnons comme moi-même. La seule habitude que je conservais provisoirement consistait à me dévêtir jusqu'à la ceinture malgré le vent, le froid et la pluie et à me rendre chaque matin aux robinets pour me frotter à l'eau glacée. Cela vivait la circulation du sang et me permettait de me sentir propre pendant quelques minutes, au moins. Mon imprudence cependant me conduisit à prolonger ce plaisir au-delà des premières gelées. Je le payai d'une toux tenace. Celle-ci me permit de quitter ma baraque sordide pour « l'infirmerie d'ilot », autre baraque, où l'on disposait au moins d'une couchette et d'une étagère. Cet avantage était assez chèrement acquis, car le risque de contagion, dans ce milieu, était élevé. En outre, le médecin qui m'ausculta, découvrit quelque chose d'anormal à mon poumon, sans pouvoir se prononcer davantage pour le moment. Bientôt cependant, il n'y eut plus aucun doute. Le poumon était atteint : une primo-infection avait dégénéré en un foyer très net.

J'essayai de me frapper le moins possible de ce nouveau coup du sort. Jamais toutefois, je n'aurais pu prévoir qu'au lieu de m'achever, cette maladie allait me sauver la vie...